L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 1 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & I. Claudel, 918 rue du Canal. Nouvelle-Orléans, Lne.

Mercredi, 21 octobre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	69	18
Midi	80	24
3 p. m.	80	24
6 p. m.	78	23

Organisation Indispensable

Des membres du gouvernement, divers parlementaires en mission visitent depuis quelques jours un certain nombre de régions occupées naguère par l'ennemi. Ils parcourent les localités dévastées, regardent les dégâts commis, écoutent les plaintes et les vœux des représentants des populations, promettent des secours, rédigent ou annoncent des rapports. On ne louera jamais trop cette activité. L'intention qui a dicté de telles visites est de celles auxquelles on doit souscrire de tout cœur. Il faut y prendre garde, toutefois: si une organisation sérieuse ne vient pas à l'appui de désirs sans contredit excellents, il est grandement à craindre que les rapports ne soient vains, les secours illusoires, et les voyages eux-mêmes de pur apparat.

Que veut-on, au juste ? Atténuer des misères; ranimer la vie économique; hâter la venue de temps moins durs dans ces régions que la guerre — et quelle guerre ! — a particulièrement frappées. Rien de plus nécessaire. Mais si, pour mener l'œuvre à bonne fin, des constatations sur place ne sont pas superflues, on serait gravement se leurrer que de les croire suffisantes, et même que d'attendre toujours pour agir qu'elles soient devenues possibles. Sans déplacement d'aucune sorte, on eût pu déjà se mettre à la besogne. Pour les territoires d'où l'ennemi n'a pas encore été chassé et qu'aucune visite officielle ne saurait actuellement atteindre, la tâche n'est pas moins indispensable que pour les autres.

Le problème à résoudre exige, non des discours, ni de platoniques manifestations de sympathie, mais des actes. Quelle est la situation à laquelle on se propose de remédier ? Des voies de communication ont été détruites: des ponts ont sauté; des rivières navigables ont été obstruées; des lignes de chemins de fer, des télégraphes, des téléphones, ont été mis hors de service. Pour que les usines puissent travailler, même partiellement; pour que des ateliers de construction, des forges, des manufactures, puissent se rouvrir, et que l'on commence à s'acheminer vers une vie normale, il faut, de toute évidence, que les matières premières puissent parvenir à ceux qui en auront besoin; il faut que les approvisionnements s'effectuent, les marchandises circulent, les produits fabriqués s'écoulent. Et voilà tout un inventaire préalable qui s'impose, sans lequel on risquerait de s'agiter dans le vide.

Partout où l'évacuation du territoire par les Allemands est devenue définitive, qu'on fasse immédiatement un dénombrement exact des communications à rétablir. Qu'un inventaire semblable soit également dressé pour les régions moins favorisées. Là sans doute, il sera moins complet, et la liste des réparations urgentes pourra s'allonger. Du moins un travail de coordination méthodique aura été accompli, de façon à éviter les retards fâcheux, les improvisations coûteuses, les négligences coupables, et de manière aussi à réduire au minimum, dans ces circonstances douloureuses, la part des aléas et de l'arbitraire.

On ne doit pas se dissimuler que de longs jours menacent de passer avant que les travaux durables ainsi entrepris dès la première heure aient chance d'être achevés. Donc, il est essentiel qu'un plan soit fait, simultanément, des moyens de fortune dont, temporairement, force sera de se contenter. Il n'y a pas un instant à perdre. Que l'on répudie l'odieuse formule, si longtemps en honneur dans les administrations: "Débrouillez-vous!" De même que la guerre paraît devoir changer les âmes ou les restituer dans toute leur noblesse, qu'elle insuffle aux services publics un esprit nouveau. Ils doivent s'entr'aider. Ils comprendront leur rôle d'auxiliaires et de serviteurs des initiatives libres. Au lieu de les décourager par un formalisme et des lenteurs intolérables, ils s'en feront les collaborateurs dévoués. Pour le choix et l'emploi des moyens provisoires et relativement précaires qu'on sera contraint d'utiliser au début, les initiatives locales seront certes, d'un concours inestimable: mais que pourraient-elles, si elles devaient être entravées ?

Souvent, trop souvent, si elles devaient être réduites à leurs seules forces, elles se verraient impuissantes, tant les ruines, en certains pays, sont immenses. Des secours en argent sont à prévoir. Autant il conviendra de prévenir tout gaspillage, autant il importe qu'on ne prenne pas pour de sages précautions un luxe de paperasserie ou de personnel contrôleur qui irait droit contre le but à atteindre. Ici encore, que l'on se garde de ces formules toutes faites et de ces règles générales derrière lesquelles s'abritent tant d'insolentes paresses. Les situations ne sont point en tout lieu semblables, ni les besoins identiques.

Dès maintenant, des études sérieuses peuvent et doivent s'entreprendre afin de secourir, aussitôt que faire se pourra, les misères les plus criantes. Des communes entières sont dépourvues de tout. En combinant les renseignements que possèdent d'ores et déjà les administrations de la guerre et de l'intérieur, des travaux publics et du commerce, il est possible d'en former tout de suite la nomenclature, sauf rectifications ultérieures. Ce sera une garantie contre les hasards de recherches précipitées et contre ceux d'interventions politiques excessives. Mais on aperçoit comme tout se tient en cette matière. On aurait beau connaître les communes les plus éprouvées, comment leur porter vivres, vêtements, secours d'extrême urgence, si d'avance on n'a pas organisé les moyens de parvenir jusqu'à elles ? Toutes ces études doivent être menées de front. Les bons vouloirs ne manqueront pas, ni les ressources, pourvu qu'on ait su d'abord les aménager.

Grâce aux informations ainsi recueillies et aux décisions immédiates qui auront été préparées de la sorte, on ne sera pas seulement en mesure de réparer, dans le plus bref délai possible, les maux causés par la guerre sur tout le teritoire qu'aura occupé et dévasté l'Allemand; en outre, on sera en état de mettre en garde contre des illusions trop compréhensibles et contre de cruelles déceptions les populations qui ont dû fuir l'ennemi et qui n'ont au cœur qu'un désir: regagner la terre natale, retrouver le foyer des aïeux. Or que de villages ont été anéantis! Dans nombre de localités relativement épargnées règne la misère, et les subsistances les plus nécessaires à la vie font défaut. Quels drames de l'existence n'auraient pas été aggravés, si la rentrée en masse des malheureux émigrés s'était vue inconsidérément stimulée !

De ce côté encore, il y a des précautions à prendre, des renseignements à grouper et à fournir. Avec les intentions les meilleures du monde des associations s'occupent de procurer des moyens de rapatriement gratuits ou à très bon marché aux habitants qui veulent regagner leur demeure ? Qu'en reste-t-il ? Et quel logement, quel abri, quels ravitaillements auront été assurés aux malheureux ramenés sur la terre qui leur est si chère, celle qui les a vus naître et où dorment leurs morts ? Même dans cet ordre de généreuses initiatives, il y a donc à éclairer les efforts, à combiner les résolutions, à ne rien livrer à l'aventure. Partout l'organisation est indispensable.

L'ALLEMAGNE INQUIETE

La vérité se fait jour.

La Haye, 27 septembre.

Des voyageurs, qui ont quitté Berlin le 24 septembre, assurent que les nouvelles de la retraite de l'armée allemande commencent à être connues à Berlin. On se rend compte, dans la capitale, des difficultés actuelles. Des protestations commencent à se manifester, mais elles sont impitoyablement réprimées.

D'autres voyageurs, venus de Hambourg, disent qu'il règne une certaine effervescence parmi la population du port.

A Munich les affaires sont paralysées. L'inquiétude du lendemain commence à se faire sentir.

La France Ignorée

La France s'est retrouvée. Elle s'ignorait. Elle ne savait ni sa grandeur, ni sa force, ni sa beauté. Combien enfin avaient conscience que la terre française est belle entre les plus belles ? Il a fallu l'invasion des barbares pour ouvrir les yeux clignotants. A part quelques apôtres, nul ne chantait le pays de France. Les Allemands ont semé la ruine sur leur passage: alors seulement on s'est aperçu que notre pays était riche de villes adorables, de cathédrales merveilleuses, de vieux clochers, d'antiques demeures provinciles d'un charme infini.

Je sais un petit soldat qui m'a dit: "Quand je serai guéri, et si je n'attrape pas une autre balle, après la guerre je conduirai celle qui sera ma femme dans tout le pays que j'ai parcouru sac au dos. Vous ne savez pas comme la vallée de la Marne est belle. Je l'avais traversée en auto pour aller à un meeting d'aviation à Reims. Je n'avais rien vu, sauf des voitures devant nous qu'il s'agissait de "gratter," et la montre pour savoir si je battrais le record d'un ami et arrivérais au "Lion d'Or" avant midi. Sac au dos, malgré les préoccupations de la campagne, de l'ennemi du bivouac plus ou moins lointain, on a le temps de regarder. J'ai vu, et cela reste gravé dans mes yeux.

"Je voudrais faire partager plus tard le souvenir de ces émotions à celle que j'aimerai et qui m'aimera. Je lui montrerai la grange où j'ai couché dans un petit village en dehors de la grande route des autos. C'était tout proche d'une église romane, et nous avons fait le café au bas des marches. Les vieilles pierres seront encore noircies par la fumée quand j'y reviendrai. Il y a des châteaux inconnus dans des vallons écartés dont la poésie est prenante. J'en connais maintenant le chemin. Leur parc a le bienfaisant silence des existences méditatives, ils ont saccagé quelques-unes de ces retraites de calme et de beauté, mais il en reste, il en reste beaucoup, et c'est un pèlerinage, une découverte dont je ne me lasserai plus."

Et d'autres révélations se sont faites. "Si vous voyiez, me disait un ami territorial, les hommes de notre compagnie, vous seriez fier de la santé morale de notre pays. Il y a là de modestes employés de magasin, des petits fermiers à côté d'acteurs, de dessinateurs humoristes, de professeurs de Sorbonne. Leur union est intime. Ils chantent la même chanson comme au temps de leur jeunesse quand ils ignoraient leur destinée. Ils ne savent plus tous les paroles de: En passant par la Lorraine, avec mes sabots, mais ils n'ont pas oublié l'air, et sur la route, quand on marche vite, le cœur remplace les mots défaillants.

"Ils ont, malgré le souci du foyer abandonné, du métier interrompu, des intérêts délaissés, l'entrain des petits pioupious. Leurs chefs font d'eux, en sachant s'y prendre, en les traitant en amis, en mettant en jeu leur amour-propre, tout ce qu'ils veulent. Le professeur de Sorbonne épluche les pommes de terre comme l'ancien garçon de café. On aurait honte d'être heureux, de tirer au flanc, de se payer des douceurs quand l'ensemble du pays, à l'exception de quelques rares inconscients qui prennent d'agréables vacances dans une lointaine et sûre province se recueille et souffre. Il y a dans le nombre quelques matamores doublés souvent de froussards, il y a quelques froussards sincères qui ont le courage d'avouer leur crainte des abus prussiens, et il faut estimer ceux-là en raison de leur franchise, car il est évident qu'un paisible boutiquier qui n'entend parler que de milliers de morts et songe en même temps au calme familial dans lequel il vivait il y a deux mois ne peut pas miraculeusement se faire l'âme d'un grenadier de la Grande Armée. Le feu demande une accoutumance, et ces craintifs "a priori" seraient les plus intrépides certainement au lendemain du premier combat. Ce qui est frappant chez tous, c'est la volonté de faire pour le mieux au moment voulu. Sur 250 hommes par compagnie territoriale nous en avons cent qui valent l'active et la réserve et ne lâcheraient pied à aucun prix. Et pourtant on trouverait sur tous, trouées par les balles allemandes, des photographies d'enfants tendrement aimés."

Il faut le répéter: la France s'ignorait comme l'ennemi l'ignorait. Il y a chez nous autant de beauté morale que de beauté naturelle. Le voile est maintenant déchiré. Nous aurons, en chassant les Allemands de France, doublement reconquis la terre française.

HOMMAGE A L'ARMÉE

L'ordre du jour voté aujourd'hui par le conseil général des Basses-Pyrénées sur la proposition de M. Louis Barthou, ancien président du conseil des ministres, contient un éloquent hommage "à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats morts sous les plis du drapeau de la France pour défendre son honneur..." C'est à ceux-là en effet que doivent aller, avant tout, nos pensées, les témoignages de notre reconnaissance, l'élan de nos cœurs et la piété de notre souvenir. Leur mémoire est sacrée. Leurs noms, qui ne sont pas tous sortis — tant s'en faut! — de l'anonymat glorieux auquel a consenti, dès le début de la guerre, leur modestie héroïque, leurs noms, plébéiens ou aristocratiques, obscurs ou brillants, seront inscrits au Livre d'or où les générations futures viendront chercher un sujet permanent d'espérance patriotique et de fierté nationale.

Ils ont répandu leur sang à profusion pour la défense de leur patrie et de la civilisation. Leur simple histoire est une magnifique épopée. Non seulement ils ont assuré la victoire finale aux nobles causes dont ils sont les défenseurs, mais encore ils ont proclamé silencieusement par l'unanimité de leur sacrifice ! nécessité de cette réconciliation française qui, devant l'ennemi, est nécessaire, plus que jamais, au succès de nos armes. Nous leur devons ainsi un double bienfait.

C'est ce qui marque, en termes émouvants, cet ordre du jour voté par une assemblée de patriotes, sur la proposition d'un ancien ministre qui fut, on le sait, particulièrement dévoué aux intérêts de la défense nationale. Il faut que tous les partis soient animés du même esprit de concorde française. L'exemple de cette union des classes sociales et de cet accord fraternel de toutes les âmes françaises nous est donné par les soldats de la France, par ces admirables armées de la République, dont nulle parole ne saurait dire la vaillance victorieuse et l'effort libérateur.

Vers la Victoire

Dans une lettre conçue en termes énergiques et très nobles, M. Anatole France a voulu effacer l'impression que nous avait causée le mot d'"amitié", prononcé par lui à propos du peuple allemand. Non seulement ce mot, qu'on ne pouvait se dispenser de relever chez un écrivain aussi soigneux de son style, a disparu de cette lettre, mais M. Aanatole France exprime en termes très clairs les sentiments qu'il éprouve envers l'Allemagne ennemie de la civilisation. "L'Allemagne, dit-il, l'Allemagne qui menace l'Europe depuis quarante ans n'a pas d'adversaires plus résolus, plus confiants que nous... Nous voulons la victoire; nous la voulons énergiquement. Nous la voulons avec tous ses fruits." Ce serait folie que "de conseiller à la France victorieuse de conclure une paix précaire et stérile." Ce serait une ingratitude envers nos soldats, qui font le sacrifice de leur vie pour délivrer la patrie d'un ennemi monstrueux et pour sauver l'Europe de la barbarie.

Et. M. Anatole France rend cet éloquent hommage à notre armée: "Ne détournons pas notre pensée de nos soldats, plus grands que leurs grands ancêtres et dont le courage fera l'éternel émerveillement du monde. Beaucoup sont tombés; il en tombe au moment où j'écris, et cette idée fait trembler ma main; il en tombera encore, hélas! Du moins, le sang de ces jeunes hommes et les larmes des mères n'auront pas coulé en vain. Il en naîtra la victoire, et ce sera le triomphe de la justice et de la liberté."

Cette victoire sera définitive, ce triomphe sera décisif, car "nous exigerons de l'Allemagne toutes les réparations, toutes les restitutions dues, toutes les garanties nécessaires."

M. Anatole France dit enfin: "Je ne veux pas parler de moi davantage. Que valent aujourd'hui les paroles ?" Moins que les actes, assurément. Mais il est bon que certaines paroles soient dites — et dites par les grands écrivains qui représentent, contre l'affreuse "Kultur" des pédants allemandsè le génie de la nation française et de la civilisation européenne.

AVEU D'IMPUISSANCE.

Suicide du commandant allemand de Mulhouse.

Genève, 27 septembre.

Le commandant allemand de la place de Mulhouse s'est suicidé par désespoir de n'avoir pu franchir les Vosges.

Avant de se donner la mort, il télégraphia à l'état-major allemand pour lui demander de venir lui-même constater les difficultés avec lesquelles il s'était trouvé aux prises.

Une légion garibaldienne.

Rome, 27 septembre.
(Sous toutes réserves.)

Le "Giornale d'Italia" se fait l'écho d'un bruit d'après lequel l'enrôlement de volontaires italiens se ferait à Ancône pour combattre dans la légion garibaldienne. Ces troupes ne seraient pas destinées à servir en France, mais à tenter un coup de main en Dalmatie, ce qui pourrait faire naître un "casus belli" contre l'Autriche et l'Italie. (Havas.)

HYDRO (eau) THER- (chaleur) MASS. (massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chirropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
726 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

Rétabli

Thedford's Black-Draught est le meilleur remède dont je me suis servi, écrit J. A. Steelman, de Pattonville, Texas. "J'ai souffert terriblement d'une maladie de foie et je ne pouvais trouver aucun soulagement. Les médecins déclarèrent que j'étais poitrinaire. Je ne pouvais pas travailler du tout. Finalement j'ai essayé

THEDFORD'S Black-Draught

et à ma grande surprise je suis devenu mieux, et aujourd'hui suis aussi bien qu'aucun homme." Thedford's Black Draught est un bon cathartique, c'est un remède végétal pour le foie qui a corrigé les irrégularités du foie, de l'estomac et des intestins pendant plus de 70 ans. Achetez un paquet aujourd'hui. Insistez à ce qu'on vous donne le véritable de Thedford. E-70

LA FIGURE IRRITEE PAR LES BOUTONS

Et aussi les membres. Les vêtements irritaient le mal. Le Savon et l'Onguent Cuticura la guérirent en trois semaines.

125 rue Adams, Mena, Ark. — "Ma petite fille qui a un an et demi avait un petit bouton sur un côté de la figure, et aussi sur un de ses membres. Les boutons commencèrent tous petits et rouges; ils démangeaient et elle les grattait, ce qui fit se former du pus, qui élargit les boutons jusqu'aux dimensions d'une pièce de 25 sous. Ils s'amollissaient et se remplissaient de pus durant la journée, et elle les grattait et les enlevait dans la nuit. Les vêtements irritaient le mal.

"Je me servis de différents onguents, mais sans amélioration. Alors, j'essayai le Savon Cuticura et l'onguent du même nom. Je baignais bien les parties affectées avec le savon, et ensuite, appliquais l'onguent. Après trois mois de maladie, le remède opéra une guérison complète en moins de trois semaines." (Signé) Mme A. E. Kelly, 2 janvier 1914.

ECHANTILLONS GRATIS PAR LA POSTE

Conservez votre bonne apparence, que votre peau soit claire et sans pellicules, et vos cheveux sains et brillants. Le Savon Cuticura, avec usage intermittent de l'Onguent Cuticura, vous y aidera et conservera ces conditions convoitées là où tous les autres remèdes échouent. En outre, sa pureté, sa composition médicale soignée, sa commodité et l'économie de son usage lui donnent les votes des plus difficiles. Quoique le Savon Cuticura (25c) et l'Onguent Cuticura (50c) soient vendus dans toutes les drogueries, un échantillon de chaque avec livret de 32 pages sur la peau, sera envoyé gratis et franco sur demande. S'adresser au "Cuticura, Dept. T., Boston."

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 20 Commencé le 30 septembre 1914

LA

Conquête du Bonheur

PAR

JACQUES FRONTON

(Suite)

— Oh ! mon père, s'écria Henri! mon cher papa! vous voudriez enfin!

Et d'un bond il se précipita au cou de Lamonne, qui, en le serrant sur sa poitrine, se pencha tout près pour lui dire:

— Méchant enfant ! tu n'as pas eu peur de me faire mourir! Crois-tu donc que j'aurai survécu!

— Oh! pardon, pardon, mon père adoré, mais je souffrais trop.

Forbath ne put trouver une parole, mais le visage radieux, il disparut, pendant que Lamonne, debout sur le seuil de la porte du pavillon, le regardait s'éloigner. Une tête pâle parut à l'une des fenêtres de l'habitation de Forbath, c'était Louison, soutenue par deux servantes et qui n'avait pas voulu attendre plus longtemps pour manifester sa joie. Le visage transfiguré par le bonheur, elle envoya de la main deux gros baisers vers la demeure des Richard.

Lamonne essuye une grosse larme qui roulait sur ses joues ravinées, et se tournant du côté du cimetière du village où celle qu'il avait tant aimée dormait du dernier sommeil:

— Pardon, murmura-t-il, pardon la toute mienne, mais l'amour est plus fort que la haine.

FIN

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 1 Commencé le 22 octobre 1914.

LE

Roman d'une Mère

PAR

MAXIME DUROSIER

I.

Une Soirée chez les Braguemont.

— Justine, cette mèche de cheveux doit être plus bouffante; là, c'est cela, je suis très bien ainsi, maintenant mettez-moi ces fleurs, ah! parfait.

Et Mme Braguemont poussait de véritables petits cris de joie en se pâmant d'aise sur une des larges bergères de son cabinet de toilette.

C'était un vrai boudoir dans le goût du XVIIIe siècle, depuis les sièges à étoffes du temps, jusqu'aux glaces et aux tableaux des peintres de l'époque.

Femme d'un brave commerçant enrichi dans les cuirs de bottes, — sans calembour — elle était entichée de noblesse et elle eût sacrifié, pour avoir le plus mince titre de baronnet, de façon authentique, une grosse partie de sa fortune.

Son mari embrassait résolument toutes ses idées, et, pour lui, le moindre petit désir tenait lieu de fortune et de qualité.

En se retirant du commerce, ils avaient acheté une propriété très cher, uniquement parce que, au milieu des bois qui faisaient partie de la terre, s'élevait une sorte de vieux château dont les murs mangés de lierres s'effritaient, mais qui conservait deux tourelles crénelées.

Il n'en fallait pas plus pour décider les Braguemond. Ils payèrent avec enthousiasme et une équipe d'ouvriers fut installée de suite pour restaurer les bâtiments et ajouter quelques créneaux à ceux qui existaient déjà.

Tout était fini et le château imposant s'apercevait de la route; les paysans revenant le soir du travail, le pic sur l'épaule, s'arrêtaient pour considérer cette belle demeure à M. Braguemond.

Les maçons, les plâtriers, les tapissiers de la ville, tout y avait passé et ce soir-là on plantait la crémaillère définitivement; tout ce que le pays comptait de bon avait été invité. Les de Couteux, les de Marcillac et de Busnais étaient attendus. C'était là le clou de la fête et les Braguemond n'avaient rien négligé pour recevoir ses hôtes à particule. Les autres invités, pour n'être pas titrés, faisaient partie du haut commerce de Tours; car le château de Braguemond était situé près de cette ville, entre Joué et Chambray, deux jolis pays pleins de coteaux aux pampres verts, qui se couvrent, l'automne, de raisins duvetés.

— Eh bien, maman, tu es prête ? Papa t'attend dans le salon.

Une grande et jolie fille un peu forte, entra en coup de vent.

— Ah! tu m'as effrayée, Claire, gémit dolemment madame Braguemond. En vérité, mon enfant, tu ne te corrigeras pas de ces façons un peu... tu comprends ?

— Non, maman.

— Un peu roturières.

La jeune fille sourit doucement.

— Qu'est-ce que cela fait ? ma bonne petite mère; papa m'a dit comme cela: "Appelle ta maman." Moi je suis venue.

— Ta maman! En vérité voilà qui est du dernier inconvenant. Il aurait dû te dire: Appelle Mme Braguemond.

Mais à propos, comment marchent nos préparatifs les illuminations ?

— Parfaites, maman.

— Et le salon ?

— Eclairé comme un bal public du 14 juillet.

— Claire, mon enfant, tu t'oublies; as-tu surveillé les rafraîchissements ?

— Je crois; bien j'ai même surpris Jean, le maître d'hôtel, qui mettait de l'eau dans le champagne.

— C'est sans doute pour le faire mousser. Car Jean, mon enfant, sort de chez la duchesse de Beauvallon et il s'entend aux usages du monde.

Les deux femmes étant suffisamment parées, descendirent à petits pas le grand escalier de marbre où des girandoles de lumières plongeaient leur clarté crue, et elles entrèrent dans le grand salon, une pièce richement ornée de meubles anciens où l'or avait été prodigué.

Des fenêtres largement ouvertes, car on était en plein mois d'août, on apercevait la grande pelouse, avec des massifs de fleurs dans lesquels on avait habilement dissimulé tout un éclairage de verres de couleur. Les grands arbres du parc venaient tout à coup de s'illuminer; de gros ballons verts, oranges et rouges trouaient la verdure sombre. C'était vraiment très beau.

Claire, qui avait organisé cette fête, se montrait toute ravie; elle battait des mains, non sans jeter encore des regards investigateurs, s'assurant qu'il ne manquait rien..

M. Braguemond fit son entrée dans le salon; il se laissa aller sur un fauteuil et s'éponges le front.

— Eh bien! ma Clairette, on est content de son papa; il a bien fait les choses, pas, fifille ?

Claire ne répondit pas, mais elle posa sur la joue de son père un gros baiser qui claqua joyeusement.

Neuf heures sonnèrent à la grosse pendule de la salle à manger, où l'on avait dressé le buffet. Les Braguemond se regardèrent inquiets.

Ils ne parlèrent même pas mais une même pensée se lisait dans leurs yeux: nos invités se font bien désirer, auraient-ils oublié notre invitation ou nous feraient-ils l'injure de ne pas venir ?

Un grand coup de cloche ramena le sourire sur les lèvres des nouveaux châtelains.

— Enfin! firent-ils en même temps.

Un valet de chambre bien stylé, très correct, ouvrit les larges portes et annonça:

— Mme et M. Dubois.

Une petite femme blonde entra en coup de vent, et tout de suite s'exclama sur les beautés de l'illumination.

— Une féerie, ma chère, roucoulait-elle, en affectant le grasseyement de Paris, une vraie merveille.